

une quantité prodigieuse d'animaux dans la province, et occasionné la ruine d'une foule de familles dans les campagnes. Cette maladie s'était développée à la suite d'un été extrêmement sec et chaud, pendant lequel les champs avaient été extrêmement dénudés d'herbes. Ce fut alors qu'il recommanda avec instance aux cultivateurs les précautions nécessaires pour se mettre en garde contre les dangers du retour d'une contagion occasionnée en grande partie par la misère que les animaux avaient éprouvée, et qui avait beaucoup ajouté aux effets de l'influence de l'air, si elle n'avait pas été la première cause de cette épidémie destructive.

On peut remarquer avec l'écrivain en question, que le manque de pâturages abondants est à peu-près général ici. On en sent un peu moins les effets que dans d'autres pays, lorsque les années sont pluvieuses, à cause de la force de la végétation particulière au Bas-Canada. Mais du moment où cette cause naturelle de fécondité, qui est entièrement indépendante des travaux et des soins du cultivateur, vient à manquer, il se trouve puni de son incurie, et il suffit des maux qu'elle entraîne dans le cours d'un été, pour lui causer les plus grandes pertes, et quelquefois pour le réduire à l'indigence.

Remarquons, en passant, que l'imprévoyance accompagne toujours le défaut de lumières. On ne s'occupe guère que des maux présents: une fois qu'ils sont passés, on les oublie, et l'on ne songe point à se prémunir contre leur retour. D'ailleurs, on lit peu, par la même raison, et quand on le fait, les impressions que l'on reçoit sont bien moins profondes sur des hommes parmi lesquels l'instruction est peu commune, et dont l'esprit n'est pas habituellement exercé, que sur des personnes qui sont généralement éclairées, et ont par cela même l'habitude de la réflexion.

Pour revenir aux observations en question, elles avaient pour principal objet d'engager les cultivateurs à suivre un usage déjà presque universellement reçu dans les pays où l'agriculture est dans un état de perfectionnement, celui de semer, chaque année, des graines de plantes graminées avec les grains que l'on cultive le plus communément ici. Par ce moyen, disait l'auteur, le cultivateur aurait dans le même champ où il aurait récolté son bled, son orge, ou son aveine, l'année précédente, un paccage toujours abondant, ou au moins passable, dans les années les plus sèches. Comment veut-on en effet que les animaux puissent trouver leur nourriture, le printems, dans des champs où l'on a récolté des grains dans l'automne? On sent que la chose est possible ici, puisqu'on la voit arriver, dans les saisons humides, surtout dans les terrains qui sont, pour me servir de l'expression du pays, encore nouveaux. Mais dans les terres anciennement cultivées, les pâturages sont toujours moins abondants, surtout quand l'été est chaud et sec. L'herbe qui a pu naturellement prendre racine est nécessairement plus rare que si la graine en avait été semée par